

GEORGE
TABORI

LE COURAGE DE MA MÈRE

Traduit de l'allemand par Maurice Taszman

OUVRAGE NUMÉRISÉ
AVEC LE CONCOURS DU CENTRE NATIONAL DU LIVRE

éditions
THEATRALES

PERSONNAGES

LE FILS

LA MÈRE

LA FEMME DU GARDIEN D'IMMEUBLE

PREMIER POLICIER : KLAPKA

DEUXIÈME POLICIER : IGLÖDI

DES VOIX

L'OFFICIER ALLEMAND

L'AMANT

KELEMEN

MORVEUX

SOLDAT

ONCLE JULIUS

MARTHA

La pièce a été créée au Théâtre national de la Communauté française de Belgique, le 20 janvier 1995, dans une mise en scène de Philippe van Kessel (*voir p. 41*).

1

LE FILS.- Un jour d'été de l'année 44, une année d'une excellente moisson pour la mort, ma mère revêtit sa belle robe noire à col de dentelle qu'elle portait toujours, comme il sied à une dame, lorsqu'elle se rendait chez sa sœur Martha pour une partie de rami hebdomadaire. Il était dix heures et demie du matin, ah ces petits efforts pour être ponctuelle ; elle mit aussi son beau chapeau noir, celui avec des fleurs en cire au rebord, et enfila une paire de gants blancs ravaudés au pouce gauche. Dieu est dans le détail.

LA MÈRE.- Des fleurs en cire au rebord ?

LE FILS.- Corrige-moi si je dis quelque chose de faux.

LA MÈRE.- Les fleurs au rebord, je ne m'en souviens plus.

Pause.

Un chapeau de paille noir avec un ruban de soie blanche.

LE FILS.- « Des fleurs en cire au rebord », cela sonne mieux.

LA MÈRE.- Oui, mon trésor, c'est vrai.

LE FILS.- Donc, elle était là à se regarder dans le miroir avec ses yeux bleus incomparables...

LA MÈRE.- (*proteste*) Na, na, na, na, tout doux, tout doux.

LE FILS.- ... qui ce jour-là lui sauveraient la vie, et poussa un soupir comme c'était à son habitude ; fais-le nous entendre ce célèbre soupir.

La mère soupire avec obligeance.

Il y avait toujours de quoi soupirer...

(*La mère soupire toujours*) ... des dettes, la varicelle, des infidélités, la bronchite d'une cousine, un rôti brûlé, l'absence des deux fils. Cette fois cependant, elle avait une raison plausible de soupirer : son mari qui était aussi mon père, on l'avait...(*La mère cesse de soupirer*) ... emprisonné depuis peu car il était ce qu'il était : juif et marxiste

réformateur, un homme entre plusieurs chaises pourrait-on dire, jeté en prison il y a six semaines, une prison improvisée installée dans une école pour filles.

Notre fascisme (non, le leur !) était un fascisme de petites gens, plutôt miteux comparé à la pompe voisine. Les Chemises vertes des brutes indigènes étaient crasseuses du col, leurs bottes n'étaient pas cirées et leurs revolvers s'enrayaient souvent lorsqu'ils étaient enfoncés dans la nuque de leurs victimes.

LA MÈRE.— Usicky, par exemple, portait deux bottes différentes, une brune et une noire, lorsqu'il précipita ton père à coups de pied dans l'escalier.

LE FILS.— Après qu'elle eut soupiré et soufflé une mèche de cheveux de devant ses yeux – une autre de ses habitudes –, ma mère remplit son sac à main avec les objets habituels : ses clefs, un mouchoir, un tube de pommade contre les gerçures, une photo de ses deux fils en exil les représentant tous les deux souriants sous un amandier dans une arrière-cour londonienne, une carte postale de son mari écrite en prison dans laquelle il souhaitait recevoir du linge propre, les *Pensées* de Pascal, dix pengö pour le cas où elle perdrait au rami et une pomme à toutes fins utiles.

LA MÈRE.— Une pomme, moi, avec mes mauvaises dents !

LE FILS.— Corrige-moi si je dis quelque chose de faux.

LA MÈRE.— C'étaient des prunes, plutôt : elles étaient sucrées cette année-là.

LE FILS.— Ensuite, elle s'échappa discrètement par la porte arrière afin d'éviter les Csibotnik, une famille nazie à face de poisson qui, par ordre du gouvernement, occupait trois des quatre chambres de notre appartement, y compris celle du fond, la chambre des garçons, où j'avais perdu mon innocence auprès de la femme potelée d'un saxophoniste. « Des gens de cette sorte », avait déclaré Csibotnik lors de son arrivée alors que lui et sa portée d'alevins étaient là debout comme des lourdauds parmi les caisses et les valises, « ne méritent pas ce luxe ». Il entendait par là l'étendue de l'appartement, et non pas mon accession à l'espèce mâle. Sa femme, quoiqu'elle crût que les juifs buvaient de préférence le sang des bébés chrétiens, manifestait parfois des petits signes d'amour du prochain et déposait un petit pot de graisse d'oie ou quelques pommes devant la porte de ma mère.

LA MÈRE.– Des prunes (*On entend un piano*) Qu'est-ce que c'est ?

LE FILS.– Un petit intermède musical.

Plus fort le piano, un chant.

LA MÈRE.– Ah !

LE FILS.– Le piano qui était encore dans la partie confisquée de l'appartement fut utilisé par les Csibotnik comme entrepôt pour les conserves d'aliments – ma mère, aussi loin que je puisse penser y jouait pour exprimer l'amour et l'espoir.

Corrige-moi si je dis quelque chose de faux. Maman, au cours de toutes ces années où nous avons vécu ensemble tu apprenais non sans hésitation à jouer une seule mélodie, allemande. Je me souviens en dernier d'un exercice pour un doigt, dans la pénombre.

On entend un exercice pour un doigt ; la mère chante.

Lorsqu'il y avait matière à énervements, par exemple lorsque j'ai eu la scarlatine ou que ton mari revint du front à moitié gelé, alors, parfois, tu chantais cette mélodie allemande sans accompagnement...

La mère chante.

Tu tenais ma main ou la sienne, jusqu'au jour – je crois que ce fut le jour où tu as accroché l'étoile jaune sur la poitrine de ton beau manteau noir – jour où tu as cessé de la chanter pour toujours.

La mère cesse de chanter.

Lorsqu'elle sortit dans le soleil sur la balustrade qui entourait la cour de l'immeuble, elle se savait observée par des yeux qui épiaient, protégés par des rideaux et la poursuivaient avec curiosité, car, de « chère voisine », elle était devenue « juive de merde » sur un ordre venu de l'administration. La seule personne qui par des mots donnait libre cours à sa haine, était la femme du gardien de l'immeuble, une personne aux yeux de grenouille qui, de l'obscurité de sa loge, lui croassait des injures à la mode telles que « putain de communiste » ou « cochonne de juive ».

La réaction de ma mère se réduisait à un soupir sémitique, comme si elle voulait dire : « A quoi t'attendais-tu ? » ou « Ainsi va le monde ! ». Les imprécations la suivaient dans la rue, telles des effluves malodorantes...

LA FEMME DU GARDIEN.– Co-chon-ne de jui-ve.

GEORGE
TABORI

WEISMAN ET COPPERFACE

Traduit de l'allemand par Maurice Taszman

OUVRAGE NUMÉRISÉ
AVEC LE CONCOURS DU CENTRE NATIONAL DU LIVRE

éditions
THEATRALES

PERSONNAGES

WEISMAN

RUTH (sa fille)

COPPERFACE

UN CHASSEUR

Un mulet et un vautour

1. EGARÉS

Le désert, un plateau dans les Rocky Moutains, un pin parasol, un buisson, une flaque d'eau. Un vieux vautour dans le pin. Weisman portant un sachet en papier kraft, suivi de sa fille, une handicapée, mongoloïde. Parfois, elle parle la bouche de travers ou elle grogne.

WEISMAN.— Paysage majestueux. Pas de café, pas de journaux, même pas une plaque de rue, rien que le vent qui vous agresse comme un voleur à la tire à Broadway. Rendez-le aux Indiens. Regarde, un dindon.

RUTH.— Un vautour.

WEISMAN.— Mazel tov (*s'adressant au sac en papier avec amertume*) La prochaine fois, on essaiera de voler, hein Bella ? Qu'as-tu contre un chouette atterrissage de fortune ou un détournement d'avion ? Tu n'as jamais été du genre otage, pas vrai Bella ? Tu n'as pas même l'air juif, à présent moins que jamais ; un petit tas de cendre dans une urne de terre cuite. Pardonne-moi, Bella. (*il la dépose sur un parapet*) Pense aux Ecritures Saintes, Ruthie, arrose le désert jusqu'à ce qu'il fleurisse, mais ne pisse pas contre le vent. Hé, tu veux voir un Indien vivant, sur une chose qui ressemble à un mulet ?

Ruth piaille comme un petit oiseau.

WEISMAN.— Nous n'aurions pas dû quitter l'autoroute, une de mes erreurs coutumières, mais je voulais que tu jouisses d'une belle vue de campagne. Qu'elles crèvent et pourrissent les belles randonnées champêtres. Je crois que nous nous sommes égarés, désespérément. Tiens, garde ta mère un instant. (*il lui tend le sac en papier et étudie la carte*) Nous nous sommes égarés désespérément. Pas de panique !

RUTH.— Pas de panique, daddy.

Coup de feu. Un jeune vautour tombe du ciel. Ruth commence à le recouvrir de pierres. Survient un chasseur.

WEISMAN.— Hallali.

LE CHASSEUR.— Hallali toi-même.

WEISMAN.— D'ici, comment rejoindre New York ?

LE CHASSEUR.— Pas du tout.

WEISMAN.— Et pour ailleurs ?

LE CHASSEUR.— Même chose.

WEISMAN.— Je veux dire, un motel par exemple ou un Mac Donald ou une pompe à essence ?

LE CHASSEUR.— La Granada bleue, là-bas, c'est la vôtre ?

WEISMAN.— Oui, Sir.

LE CHASSEUR.— La clé est mise ?

WEISMAN.— Non, pourquoi ?

LE CHASSEUR.— (*tend la main*) Par ici.

WEISMAN.— Je ne veux pas être indiscret mais que voulez-vous faire avec ma clé ?

LE CHASSEUR.— Rouler, potiche.

WEISMAN.— Je serai le dernier à m'immiscer dans des débats embrouillés et, de plus, avec une vieille connaissance. Je vous calèche volontiers n'importe où, au Texas aussi, s'il ne tient qu'à moi. Il n'y a vraiment aucune raison de voler ma Granada bleue et que moi et ma fille, nous gelions, quand le soleil s'est couché.

LE CHASSEUR.— Aboule.

Weisman lui donne la clé.

LE CHASSEUR.— Ma chienne est enceinte. Dites à la gosse qu'elle m'apporte mon butin.

Ruth s'assied sur la « tombe ».

WEISMAN.— Ruthie, tu as entendu ce qu'a dit le gentleman, apporte-lui son butin.

LE CHASSEUR.— D'où je viens, on noie les handicapés comme des chats aveugles.

WEISMAN.— Ne vous risquez pas à insulter ma fille, à la traiter d'invalidé.

Bagarre. On entend l'auto démarrer.

WEISMAN.— Pour le goy, elle démarre. Le pneu gauche est dégonflé à l'avant ou à l'arrière. Qu'il se débrouille !

Ruth cogne sa tête contre le rocher. Weisman la prend dans ses bras, la berce.

RUTH.— Pauvre bébé vautour.